Iegor Gran

Thriller

IEGOR GRAN





Thriller

DU MÊME AUTEUR

aux éditions P.O.L

IPSO FACTO, 1998

ACNÉ FESTIVAL, 1999

SPÉCIMEN MÂLE, 2001

O.N.G!, Grand Prix de l'Humour noir et Prix Rive Droite/Rive Gauche – Paris Première, 2003

LE TRUOC-NOG, 2003

JEANNE D'ARC FAIT TIC-TAC, 2005

Les Trois vies de Lucie, 2006

Iegor Gran

Thriller

Roman

P.O.L 33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

© P.O.L éditeur, 2009 ISBN : 978-2-84682-329-6 www.pol-editeur.fr L'histoire qui suit est une reconstitution de plusieurs faits divers qui se sont télescopés en 2005, à Berkeley, Californie.

Les noms des personnages et certains lieux ont été modifiés.

Je remercie John A. Vansteijn de l'Université de Berkeley ainsi que Serge Grosinski, journaliste à l'*Oakland Daily*, pour leur accueil sur place et leur disponibilité. Sans leur aide ce livre aurait été impossible.

Ι

L'histoire du portefeuille volé



NORMAN

C'est par la salade que tout commence. Une salade au saumon, cuisinée par Suzanne.

Avant la salade, tout va très bien, en apparence. Les roues tournent. Les pieds marchent. Pas une fausse note, pas un accroc. J'insiste là-dessus : il n'y a jamais eu le moindre avertissement qui aurait pu m'alerter. Au contraire, la vie a tout fait pour me beurrer la tartine. J'ai un travail stimulant. Une femme parfaite. J'attends les résultats de la visite médicale qui m'annoncera, comme chaque année, que je suis insubmersible. Le matin, je suis heureux de me lever pour attaquer une nouvelle journée. Tout le monde ne peut pas en dire autant : regardez autour de vous les rameurs du quotidien. Je me sens épanoui comme pas deux. Et encore, je suis pas mal éreinté à l'université à cause d'une activité

cérébrale de folie, mais vous m'auriez vu l'été dernier – j'étais l'incarnation de la réussite intellectuelle.

Dans quelques heures, je ne serai plus le même. J'aurai ouvert une porte secrète. Une carrière exemplaire sera compromise. Et je ne parle pas des aspects moraux de l'affaire. Mais pour le moment, nous n'en sommes pas là, nous dînons à la maison avec le doyen Lorch et mon ami Lafayette, du *Cal Monthly*. Sur la table – une grande et belle salade avec du saumon, vous savez, de gros cubes rouges, ce genre de salade.

Or il se trouve que Lafayette se gave sans penser aux autres. Non seulement il s'est servi comme un autocrate deux grosses cuillerées remplies à ras bord, mais le pire – regardez-le! – c'est que l'affreux jojo gobe le saumon en priorité, laissant les feuilles vertes sur les bas-côtés.

– Lafayette, veux-tu manger les feuilles! lui disje en rigolant. Tu as besoin de vitamines. Fais un effort, comme nous tous. Oublie ton côté snob. À la longue tu auras meilleur teint et moins de kilos.

Ma voix est enjouée, je passe une agréable soirée, à cet instant j'estime que je suis sur une bonne longueur d'onde, et, par ricochet, je me surprends à aimer tout mon petit monde. Ce chenapan de Lafayette! Cette vieille carcasse de Lorch! Assis à la meilleure place comme un dentier au milieu du visage, le doyen est tout en cheveux gris et demilunes. Il porte le sourire vaguement béat de celui qui a réussi son parcours terrestre, il somnole déjà en rêvant à quelque étudiante reconnaissante et très curieuse des progrès de la gérontologie. Dans deux ans, il sera à la retraite et je nourris de bons espoirs de récupérer une partie de la mise, oh! pas pour m'enrichir, l'université n'est pas l'Eldorado, c'est un gâteau purement théorique.

Or voilà que ma critique innocente déclenche une tempête.

– Ah, lâche-moi avec la salade, dit Lafayette. Toi et ta pose de donneur de leçons, on en a plus qu'assez, et je plains Suzanne qui te supporte tous les jours. Tu dis « vitamines » mais tu as vu ta tête? Elle ferait peur à un cadavre. Quant à mon côté snob, c'est l'hôpital qui se moque de la charité. Il n'y a pas plus snob que toi, à certaines heures, mais je n'en dis pas davantage pour ne pas froisser ton sentiment de supériorité.

La mauvaise foi de Lafayette ne recule devant aucune affabulation. Il faut le savoir. Quand il est mal tubé comme ce soir il peut être presque désagréable.

– Je ne sais pas où tu vas chercher tout ça, lui fais-je remarquer, mais c'est limite.

Je prends les autres à témoin mais personne ne fait attention. Le doyen Lorch est occupé à lancer des politesses collantes à la maîtresse de maison – « cette fameuse salade, ce qu'elle est bonne, très

chère Suzanne, ce qu'elle est belle, savoureuse, sexy », etc. La pauvre s'en défend comme elle peut et distribue les serviettes que j'ai oublié de servir.

- Ah! laisse tomber, dit Lafayette.

Je le regarde avec une pointe d'ironie au moment de changer les assiettes – la sienne, pleine de bonne salade qu'il n'a pas mangée, pourrait être conservée en l'état et resservie à un dîner de végétariens, c'est tellement vrai que j'hésite à la lui enlever.

- Moi, dans la vie, tu m'excuseras, je préfère le saumon, se défend-il.
- Les feuilles, tu les laisses aux mortels, dis-je. Et tu n'as jamais songé que c'est boiteux comme position morale? En somme, le meilleur pour toi, ce qui reste pour les autres. Si tout le monde faisait pareil!... Mais, suis-je bête, tout le monde fait plus ou moins pareil, c'est même la clé de l'économie, et la thèse centrale de mon papier que j'ai écrit pour Economics Today, et repris ensuite dans mon livre 1, celui où je...
- Ce que tu peux être assommant, me souffle Suzanne.
- Je ne te force pas à manger mes feuilles, s'énerve Lafayette. Je ne les mets pas dans ton assiette, ni d'ailleurs sur ta figure, malgré l'envie

^{1.} Norman Mayfield, *La Microéconomie sociale appliquée*, éd. Cal University Press, 2004.

que je ressens parfois. Car ce qui est bancal, voistu, c'est de mélanger le saumon, qui est bon, lui, avec ces horribles choses sans goût dont la seule raison d'être est de créer l'apparence de volume, pas le volume lui-même, ça non, mais juste l'apparence, car au fond tu n'as pas assez d'argent, ou tu es trop radin, pour servir une belle salade. La tienne est un exemple d'hypocrisie. Ces feuilles vertes mettent le luxe et la plèbe dans un même sac égalitariste, elles puent la démagogie, elles voteraient à gauche que ça ne m'étonnerait pas.

Lafayette ne mérite jamais d'être pris trop au sérieux, sinon on serait capable de l'envoyer promener, lui et ses paradoxes tirés par les cheveux. Lui-même se définit comme un anarchiste de droite – voyez le genre. Bizarrement, on a sympathisé malgré nos différences d'opinion. Je le respecte pour son franc-parler – et j'admire ma tolérance

J'essaie de calmer le jeu :

- Le saumon a perdu sa noblesse depuis longtemps. On le retrouve maintenant à toutes les sauces.
- Mon ex-femme en a vingt mille, des saumons, dans ses fiches cuisine, confirme le doyen de sa voix posée.
- Je ne pense pas que le phénomène est appelé à durer, dis-je. Les prix vont augmenter. La sar-

dine, le maquereau... La semaine dernière, il y avait un excellent papier dans le *New York Times*...

Voyez l'innocence de la conversation. Qui aurait pu croire que nous étions en train de dériver?

- S'il fallait croire tout ce qui est écrit dans le journal, m'interrompt Lafayette.
- Pardon, dis-je, légèrement agacé, mais le New York Times est une donnée macroéconomique essentielle. Tous nos modèles en tiennent compte.
 - Ah ben ça se voit!
- Ce que naïvement tu nommes « journal » s'appelle en réalité *flux de conscience extérieure*, dis-je en échangeant avec le doyen un regard entendu. N'importe quel économiste sérieux sait qu'il influence nos comportements.
- Escroquerie, fait Lafayette. C'est du verbiage pseudo-élitiste dont l'intérêt principal est de masquer l'incompétence. Si tu connaissais certains journalistes aussi bien que moi, tu ferais moins le mariole. Flux de conscience de mes fesses! Le journalisme, c'est l'excrément de l'existence. N'allez pas croire que c'est péjoratif. J'en fais partie moi aussi. Au *Cal Monthly*, on recycle comme tout le monde ce que des gens concrets vivent réellement.

Le doyen lève les yeux au ciel.

- Mouais, dis-je, tu n'as pas la fibre économique, et encore moins la fibre sociale. C'est à se

demander si ta tendance kamikaze à manier le paradoxe ne masque pas un profond gouffre amoral que tu te complais à stimuler. Pourtant, le nom illustre dont tu es l'homonyme devrait te faire réfléchir sur les aspects humanistes... aspects humanistes...

À cet instant, je me demande si l'on n'a pas été emportés trop loin. Je m'arrête au milieu du gué, j'essaie de me calmer. Ne pas oublier que Lafayette est mon invité. Il est jeune, impétueux. Il est fait de cordes rigides que les années assoupliront sûrement.

- Tu me regardes avec mépris, constate-t-il.
- Mais pas du tout, dis-je.

Il y a un silence, un peu crispé. Lafayette est tout tremblant.

- Norman se croit supérieur mais il oublie de raconter l'histoire du portefeuille volé, lâche-t-il.

Je fais les yeux ronds.

- On dirait que tu as oublié.

Je n'ai rien oublié et pour cause : il n'y a jamais eu d'histoire de portefeuille volé.

 Oh, je sais que tu as tendance à zapper les événements peu glorieux de ta biographie, poursuit Lafayette. Tu ne gardes que ceux qui arrangent ta bonne conscience.

Je réponds que je ne vois pas de quoi il parle, et d'une. Portefeuille volé, connais pas, et ma bonne conscience n'y est pour rien.

- Quel portefeuille? se réveille Lorch. On vous a volé un portefeuille?
- Demandez à Lafayette, dis-je. Pour moi, c'est du chinois.
 - Puisque tu fais le sourd, dit Lafayette.

Il pose les couverts, repousse l'assiette. Un silence accentue la charge dramatique de l'instant présent. Puis il ouvre le robinet :

- Le professeur d'économie sociale, honoris causa, qui nous fait la lecon comme à des collégiens, subit lui-même des revers moraux dont il tait l'existence. Vous l'ignorez peut-être, Norman a volé un portefeuille. Pas aux étalages de Wal-Mart, non, ce serait trop simple, et, à la limite, sans intérêt. Qui n'a jamais commis de petits larcins? Non, quand Norman vole, il le fait auprès des plus faibles. Il l'a pris à un clochard. Un portefeuille en cuir beige... Tu ne t'en souviens pas? Évidemment, ca l'arrange. Pratiques, ces trous de mémoire. Je vais te faire un petit rappel. Ca s'est passé en janvier. Je suis venu te chercher après ton cours, on a pris par Shattuck Avenue, tu ne voulais pas aller chez Peet's, alors on est descendu jusqu'à Blake Street, où l'on a bu un café...

J'éclate de rire.

- C'est comique! Quelle imagination! Blake Street, j'y vais jamais.
- Et pourtant! On est sortis du café. Le pauvre en question traînait sur le banc, en face du magasin

de jouets, il y a un immeuble Clorox et un grand panneau publicitaire.

- Je connais, dit alors Suzanne. Le cabinet de mon dentiste est dans la maison en brique, de l'autre côté. Il est toujours là, ce jeune, il ressemble à un gros sac d'ordures.
 - Suzanne! fais-je.
- C'est à cause de la doudoune, dit Lafayette. Eh bien ce jour-là, il somnolait, hébété comme d'habitude, sauf qu'il y avait un portefeuille en cuir beige posé à côté de lui. Sur le banc, juste à côté. Comme on pose un livre de poche. Tu n'as eu qu'à te servir. Tu t'es approché – je me suis même dit que tu allais lui faire l'aumône -, tu as hésité comme si tu voulais lui parler, et le type a ouvert les veux, dans la mesure de ses possibilités. Tout a été très rapide. Tu as tendu la main et saisi l'obiet. En une fraction de seconde, il avait déià déménagé dans la poche intérieure de ta veste. Je ne t'aurais jamais cru capable d'une telle dextérité. Le clochard non plus, d'ailleurs, car il est resté à te fixer sans rien entreprendre pour t'arrêter. Tu lui as tourné le dos et tu t'es éloigné. Tu n'as même pas forcé l'allure. Sans doute le portefeuille n'était-il pas le sien, sans doute l'avait-il trouvé ou volé, car autrement il ne l'aurait pas laissé traîner, j'imagine. Je me souviens d'un blason en relief, un portefeuille assez cher, de bonne facture mais de mauvais goût, qui faisait tache sur un clochard.

Encore un préjugé : un sans-ressources 1 ne pourrait avoir d'objets de valeur. Je le signale à l'assistance, quand Suzanne s'exclame :

- Dis donc, mais c'est ton portefeuille, Norman!

Elle se lève et revient avec ma veste, d'où elle tire mon portefeuille, en cuir épais beige assez laid – maintenant que je le revois objectivement –, portant haut un blason de l'équipe des Bears, dont je suis patriote. On ferait mieux de s'intéresser à la veste. Notez au passage la différence avec celle de Lafayette, la mienne est tout sauf voyante, dans les tons ternes, de marque *Old West Boy* que personne ne connaît, mais elle tient chaud et fait respectable, c'est tout ce qu'on lui demande.

- Ah ben bravo! dit Suzanne en montrant l'objet à la ronde. Norman, tu t'es surpassé!

^{1.} Le vocabulaire a son importance pour traiter des problèmes de société. Non, ce n'est pas de la bureaucratie, le vocabulaire. Le vocabulaire est un outil, et cet outil, s'il a de l'ambition, se doit d'être standard comme un tournevis. Ma démonstration s'appuie beaucoup sur le rôle de l'État. Car un État, lui-même composé d'hommes et de femmes d'horizons différents, s'il veut agir efficacement, doit pouvoir désigner les chantiers prioritaires sans que les termes employés induisent de connotation affective, désuète ou paternaliste. L'État est comme un antibiotique : il doit savoir précisément contre quel germe il doit mobiliser ses forces. D'ailleurs en Europe... [Norman Mayfield, La Microéconomie sociale appliquée, p. 6.]

TABLE

I. L'histoire du portefeuille volé	9
II. Le crime du terrain vague	73
III. L'homme à la webcam	167
Épilogue	217

Achevé d'imprimer sur Roto-Page en juin 2009 par l'Imprimerie Floch à Mayenne

 N° d'éditeur : 2116 – N° d'édition : 169346 N° d'imprimeur : XXXX

Dépôt légal : août 2009

Imprimé en France